

LITURGIE DE LA TERRE ET DU CIEL

VIDI *turbam magnam...* Si nous voulons savoir comment l'Église, en sa liturgie de la terre, se représente la liturgie du ciel, demandons-le à l'office de la Toussaint. Le thème en est donné par une vaste vision, celle de l'apôtre et prophète Jean, que tout chrétien est invité à faire sienne : « Je vis une foule immense et innombrable et de toute nation, debout devant le trône... » Ainsi, dès cette première antienne, sommes-nous mis en présence d'une assemblée d'êtres humains en état de louange. Les chants qui suivent achèvent de composer la scène : les anges y sont, à leur place, et, au centre de tout, rayonne la lumière de l'Agneau. C'est lui qui a sauvé le monde, et les saints n'ont qu'à rendre grâces pour ce bienfait définitif : « Vous nous avez rachetés, Seigneur, dans votre sang, de toute race, langue, peuple et nation, et vous avez fait de nous un royaume pour notre Dieu. »

Cette évocation de la Bible par la tradition est riche de leçons. Qu'est le ciel, sinon le parfait épanouissement de la vie spirituelle commencée ici-bas ? Or qu'y fait-on ? L'on y chante et l'on y célèbre. Il y a là totale conciliation entre culte et vision, du moins dans ce qui est écrit sur l'au-delà et décrit sous des symboles que nous puissions saisir. N'est-ce point ici le dernier mot de réponse à la question étudiée au cours de ce congrès ? Sous des formes diverses, elle se ramenait toujours à l'apparent dilemme entre, d'une part, la liturgie, en ce qu'elle a tout à la fois de désintéressé et de communautaire, d'orienté vers Dieu et d'accompli pour nous, et, d'autre part, le besoin que nous éprouvons

d'une prière personnelle, d'un combat singulier, d'un engagement au service de nos frères. Peut-on prier pendant une célébration ? s'est-on même demandé. Il est facile de proclamer que tel est bien le sort des Bienheureux : ils célèbrent et ils prient sans peine ; plus de tension pour eux, entre prière personnelle et prière communautaire. Mais qu'en est-il pour nous ? Les exposés qui ont précédé celui-ci nous ont aidés à discerner tout l'effort qui dépend de nous, en notre pratique de chaque jour, pour que le problème soit résolu. Le moment vient de nous mettre en présence de la fin, de considérer l'état dernier de notre sanctification : que nous apprend la liturgie du ciel sur les rapports entre la vie spirituelle et la liturgie de la terre ? Tous les conférenciers nous ont prouvé que ces deux dernières réalités sont si étroitement associées que de leur séparation résulterait un christianisme tronqué. Il faut les unir : c'est possible, et ce sera difficile. Rappeler comment l'une et l'autre conduisent vers cette unité absolue qui sera parfaite au ciel, ce sera affermir notre foi dans ce mystère, notre désir et notre espoir de le voir s'accomplir.

Le thème est vaste, et chacune des sources chrétiennes fournirait une ample matière. Dans le seul Nouveau Testament, l'Apocalypse ou l'Épître aux Hébreux suffiraient à tout suggérer. Les liturgies orientales seraient inépuisables. Les Pères latins, grecs et orientaux, et chacun des plus grands d'entre eux, abonderaient en textes admirables. Il ne pourra s'agir de tout exploiter, de tout dire. Mais puisque ce congrès s'est tenu principalement pour nous et notre temps, il faudra tâcher d'aborder le problème d'aujourd'hui à la lumière de quelques vérités traditionnelles qui gardent toute leur valeur. On peut les ramener à deux : la vie spirituelle du chrétien est tout à la fois acheminement à la vie éternelle, à la possession de Dieu dans le face à face inamissible, et anticipation de cette béatitude. Or ces deux caractères d'acheminement et d'anticipation se retrouvent dans la liturgie : c'est dans la mesure où celle-ci est vécue sous ce double aspect qu'elle est source authentique d'une vie spirituelle qui ne finira point. Deux évidences doivent donc orienter toute notre réflexion :

la liturgie nous *prépare* à la vie céleste ;

la liturgie nous *unit* à la vie céleste.

I

LA LITURGIE NOUS PRÉPARE A LA VIE CÉLESTE

Si tout le culte de l'Église est fait pour *préparer* le ciel, c'est en vertu de l'essence même de la vie chrétienne : celle-ci n'est que la vie du Christ vécue sur terre par ceux qui sont en lui, *in Ipso*. Second Adam, il porte en lui toute l'humanité qu'il a engagée dans sa Pâque. En lui, c'est-à-dire en notre Chef entré dans la gloire, tout est déjà donné, achevé, réalisé. Mais nous, en fait, sommes encore sur la terre, dans ce temps de l'Église qui est un entre-deux, entre une préparation et un accomplissement. La liturgie qui nous fait vivre ce mystère est donc un mémorial d'un genre unique et transcendant, qu'il importe d'abord de caractériser. L'Église y apparaît comme entièrement tendue vers la plénitude de l'au-delà; en même temps elle ne cesse de parler du passé, d'évoquer l'éternel à propos d'une histoire. Le mot *memoria* qu'elle emploie si souvent signifie un rappel et une anticipation, et il devient paradoxalement légitime de penser à une mémoire de l'avenir. Encore faut-il nettement distinguer les divers plans où se situent ces souvenirs dont les uns furent liés au temps, alors que d'autres le dominant.

Mémorial du passé.

La liturgie rappelle tout d'abord aux chrétiens les merveilles accomplies par Dieu *dans le peuple élu*, avant l'Incarnation. Elle leur fait entendre les pages de l'Ancien Testament qui racontent et qui interprètent les étapes décisives de la patience de Dieu. Au *Supra quae* du canon de la messe, elle énonce les noms qui jalonnent tout ce progrès. Fra Jérôme, un ermite capucin mort en 1956 aux îles Bahamas, écrivait à propos de sa messe quotidienne : « Debout devant cette table de pierres équarries au sommet de la colline, est-ce que je n'atteins pas, des milliers d'années en arrière, *le sacrifice de notre Patriarche Abraham et celui de Melchisédech, notre souverain prêtre*, et, au-delà, toute l'éternité? » L'Eucharistie n'est-elle point premièrement

une louange adressée à Dieu pour tous ses *mirabilia*, que les formulaires anciens du Canon aimaient à détailler? Louange à Dieu et leçon pour les hommes. Au terme de cette histoire sainte, l'Église née de la Croix, le chrétien re-né au baptême, prolongent ce mystère de lente préparation et déjà participent aux bienfaits de la résurrection. Peuple de Dieu de la Nouvelle Alliance, l'Église ressemble encore en partie à celui de l'Alliance Ancienne : elle est comme lui en pèlerinage, en marche vers une terre promise; déjà son chef est arrivé, déjà il a introduit au Royaume d'innombrables rachetés. Les élus de l'Apocalypse et de l'office de la Toussaint sont présentés comme appartenant aux douze tribus d'Israël. Quant à nous, la réalité de ce même salut nous est donnée dans la foi et les sacrements. Pour nous les enseigner, nous les communiquer, l'Église reprend, mais en les transposant, toutes les figures de l'Ancien Testament.

Lorsqu'il s'agit des *mystères de Jésus-Christ*, le mémorial est d'une efficacité supérieure. La liturgie, pour ainsi dire, ré-actualise ces mystères afin que les fidèles puissent s'y insérer, en prendre possession : il faut que chacun de nous vive la Pâque du Christ, ce passage qui l'a fait aller de l'Incarnation à l'Ascension et qui doit aboutir à son second retour. « Vous nous avez rachetés dans votre sang... » Il ne s'agit plus seulement d'exemple à imiter, mais de mystère accompli dans notre Chef, le Christ, et qui doit être assimilé en fait, qui doit devenir la Pâque de l'humanité tout entière. Le cycle temporel développe tout au long d'une année les phases successives de cet unique passage, dont le bienfait nous est appliqué dans les sacrements, et les sacrements sont les temps forts de la vie liturgique.

Enfin, une troisième forme de *memoria* est celle qui fait l'objet du sanctoral : l'œuvre du Christ, en certains de ses membres, est déjà pleinement réalisée. Ils sont variés, « de toute race et de toute langue », mais ils furent tous vivifiés par le même Amour. Après qu'on a célébré le mystère pascal, l'effusion de l'Esprit Saint inaugure le temps de l'Église. Dès avant, cependant, et en chaque mois de l'année, la liturgie nous montre, en quelques saints, l'aboutissement de cette rédemption qui a sa source dans le sacrifice du Christ, *a quo omne martyrium sumpsit exordium* : ceci est

vrai de tous les témoignages chrétiens qui seront rendus à la face du monde jusqu'à la Parousie par la foule innombrable des vrais disciples de Jésus.

Accomplissement des mystères.

On le voit, ce triple rappel du passé n'a point pour but majeur de nous maintenir dans le souvenir de ce que Dieu a fait. Il s'agit avant tout d'un renouvellement continu des réalités évoquées; d'une application aux chrétiens, rassemblés pour le culte, des fruits de grâce acquis jadis une fois pour toutes, mais constamment offerts aux hommes par le Seigneur; enfin d'un acheminement vers la plénitude de l'au-delà.

Réalisme qui n'exclut point, et qui postule même, une pédagogie soucieuse d'adapter l'économie de ces mystères à nos besoins d'êtres limités par le temps. De même que le Christ a réalisé son passage, qui était un retour, de ce monde à son Père, à travers les phases successives de sa vie mortelle, surtout celles de sa vie publique, « du baptême de Jean au moment où il fut enlevé » (Act., 1, 12), ainsi l'Église entière et tout chrétien en elle doivent aller à Dieu en se servant de signes sacramentels et de procédés d'expression qui sont adaptés à leur condition terrestre et cependant tout ordonnés au royaume des cieux, le communiquant déjà par anticipation.

De là le caractère nécessairement « historique » — successif et évolutif — de notre vie spirituelle et de ses formes liturgiques. Il suffira, pour illustrer ce fait, d'évoquer l'aspect dynamique, c'est-à-dire mouvant, orienté, des rites du baptême et de l'eucharistie. Le premier comporte une préparation qui symbolise la sortie d'Égypte et la traversée de la mer Rouge, préludes eux-mêmes de l'entrée dans la terre promise. Ce passage fut accompli dans la passion de Jésus, en ses deux phases de mort et de résurrection : « Ne fallait-il pas que le Christ endurât ces souffrances pour entrer dans sa gloire ? » (Lc, 24, 26). Mais il ne sera achevé, pour l'Église et chacun de nous, que quand nous posséderons le salut de façon plénière, inamissible, étant pleinement morts à nous-mêmes et introduits pour toujours dans la gloire du Royaume : « Si nous sommes morts avec le

Christ, nous croyons que nous vivrons aussi avec lui » (Rm., 6, 8), « mais chacun à son rang : en tête le Christ, comme les prémices, ensuite ceux qui seront au Christ lors de son avènement » (1 Cor., 15, 23). De même l'eucharistie est le mémorial de la Cène et de la passion du Seigneur « jusqu'à ce qu'il vienne » (1 Cor., 11, 26), c'est une Pâque célébrée « jusqu'à ce qu'elle s'accomplisse dans le Royaume de Dieu » (Lc, 22, 16). « Qui mangera de ce pain vivra éternellement » (Jn, 6, 58). Les postcommunions du missel soulignent à l'envi cette portée eschatologique de chaque célébration eucharistique.

Sacralisation du monde.

Ainsi tout, dans la liturgie, doit conduire à son terme ultime le dessein de Dieu, cette unique histoire du salut qui embrasse l'Ancienne Alliance, la vie du Christ et le temps de l'Église. Et, au sein de cette histoire, chaque chrétien, dans la mesure même où il participe activement et du fond du cœur à cette prière de tous, doit être amené à jouer dans l'Église et le monde le rôle incommunicable qui lui revient à lui seul. Mais cette communication du salut ne peut se passer de signes et de symboles : il nous incombe d'en faire usage pour aller constamment des apparences à la réalité. C'est ici, sans doute, que s'insère l'application pratique des principes déjà énoncés, quant aux rapports entre la liturgie et notre vie spirituelle. Comment se concilient, en fait, l'intériorité essentielle d'un mystère individuel et l'expression nécessairement sensible et collective du salut d'un peuple racheté? La liturgie n'est-elle qu'une pédagogie dont nous devons nous évader afin de prier dans le silence? Voici tout le problème du rôle de la matière, pesante et provisoire, dans une vie selon l'esprit.

La solution nous est donnée par les faits dans l'Église. Loin de nous séparer du monde qui nous entoure, la liturgie en assume la matière pour qu'elle soit, elle aussi, transformée par le Christ, autrement dit soustraite à l'emprise des puissances du mal, associée à la rédemption, signifiant et communiquant la grâce, manifestant que le monde créé est rénové (Rm., 8, 19-22). D'où les exorcismes et les bénédic-

tions, l'utilisation de l'eau, de l'huile, du pain et du vin pour les sacrements, la consécration des édifices sacrés, et cette consécration du temps de nos journées de prêtres et de moines par la prière des Heures. « Comme toute la création est avec Dieu dans un mystère profond! » s'exclame Pierre de Craon au Prologue de *l'Annonce faite à Marie*. Mais le monde, c'est aussi la foule des hommes non encore atteints par le Christ, non encore rassemblés pour devenir le peuple de Dieu; le chrétien n'a pas le droit de s'en désolidariser. La liturgie ne cesse de nous y faire penser en situant toujours le moment présent de sa prière dans une histoire qui n'est point achevée. De même insère-t-elle les actes sanctificateurs dans les divers événements de chaque vie humaine, de la vie d'une paroisse, d'un diocèse, d'une nation, du monde entier. Elle doit, comme l'on dit, « coller au réel » pour tout assumer.

Certes le monde profane résiste à cette sacralisation qui lui paraît une usurpation ou un mythe. Constatant cette opposition, le chrétien est tenté de se réfugier dans une prière purement intérieure, ou au contraire d'insister sur ces éléments sensibles au point de s'y assujettir : il risque ainsi de créer des liturgies terrestres, avec puissantes démonstrations de masses, étalage spectaculaire de productions techniques, mais n'ouvrant plus sur l'au-delà. Plus fréquent, et non pas moins grave, est le danger d'une telle mise en valeur des signes et des chants qu'ils en viennent à ne plus révéler la réalité qu'ils expriment, captant pour eux-mêmes l'attention et devenant obstacles : « Le spectacle me gêne », disait un témoignage venu de l'A.C.I. L'angélisme, la propagande, l'esthétisme : ces trois périls ne doivent point nous détourner de l'humble effort qu'il faut pour tirer parti des rites de l'Église, pour nourrir notre vie profonde du pain de la prière commune, pour insérer une vie authentiquement « spirituelle » et vraiment « intérieure » dans un culte qui utilise des éléments sensibles et collectifs.

Pluralisme, signe d'insuffisance.

Peut-être même y a-t-il lieu de mentionner ici la légitimité de réalisations diverses de l'unique liturgie. Saint Au-

gustin a exalté le chant comme expression d'amour — *Cantare amantis est* — et comme offrant le moyen de prier doublement. Mais il a également dénoncé le danger de mélodies qui captivent trop et auxquelles on « accorde plus d'honneur qu'il ne faudrait¹ », et il a écrit que, plus on s'approche de la vision, moins on a besoin de la voix : « *Quantum proficis ad videndum sapientiam, tanto minus est vox necessaria*². » N'a-t-il point, par là, indiqué les deux pôles entre lesquels peuvent se situer des liturgies de la terre qui ressemblent plus ou moins à celle du ciel ? La splendeur d'un décor, d'une cérémonie et d'une polyphonie est faite pour signifier que notre culte est un peu l'image du ciel. « La beauté, a écrit Max Thurian, reste un signe de la gloire du Seigneur que l'on chante (...) La liturgie de l'Église doit nous faire pressentir la parfaite beauté de la vie éternelle³. » D'autre part une liturgie davantage dépouillée nous rappelle que ce même culte est du ciel une image inadéquate, notoirement imparfaite ; elle fait comprendre aussi que notre prière d'ici-bas ressemble d'autant mieux à celles des anges et des saints qu'elle est plus respectueuse de la grandeur de Dieu, plus riche de silence et d'amour. L'histoire nous montre qu'il y eut souvent des tendances et parfois des excès dans l'un et l'autre sens : liturgies trop pompeuses ou trop désincarnées. Faut-il choisir entre splendeur et moyens pauvres ? Ne faut-il point tout accepter, selon les temps et les circonstances, en sachant que toute solution possède sa valeur et ses risques ? Il faut éviter à la fois de frustrer les sens et les facultés sensibles du support dont ils ont besoin, de les rassasier tellement que l'homme n'éprouve plus d'attrait pour l'au-delà.

Il est bon et il est normal, il fut fréquent dans l'histoire que des chrétiens ne soient point entièrement satisfaits de la liturgie qui leur est offerte. Il est beau de voir que l'Église s'efforce, et singulièrement de nos jours, de mettre ses trésors à leur portée. Il reste que la liturgie de la terre sera toujours comme une ébauche : il lui est essentiel d'être provisoire, imparfaite, de nous aider et de nous décevoir, de nous maintenir en état de détachement, d'attente et de désir,

1. Saint AUGUSTIN, *Confessions*, l. X, xxxiii, 49.

2. *Id.*, *Serm.* 288; P. L., 38, 1307.

3. Max THURIAN, *Joie du ciel sur la terre*, 1946, p. 25.

en un mot : d'espérance. Ne rêvons pas d'une liturgie si somptueuse, exécutée si parfaitement, si riche et belle qu'elle nous enlève le goût du ciel et qu'elle évacue le mystère. Ses sacrements nous donnent les réalités au moment même où les paroles s'achèvent et où les signes disparaissent. Ils s'effacent pour nous montrer qu'il y a un au-delà. C'est à lui, c'est à ce qui dure que la liturgie nous conduit. Il faut citer ici un admirable texte d'Origène décrivant les fêtes dans la vie future :

Si tu veux contempler comment se célébreront les fêtes dans l'avenir, élève peu à peu, si tu en es capable, tes pensées au-dessus de la terre, et oublie pour un peu de temps ce que nous avons devant nous. Représente-toi comment « le ciel et la terre passent », comment passe « toute la forme de ce monde », représente-toi la fondation « d'un nouveau ciel et d'une nouvelle terre ». Éloigne de tes regards même la lumière du soleil visible et donne au monde à venir une lumière sept fois plus brillante. Ou plutôt, sur l'autorité de l'Écriture, donne-lui le « Seigneur » Lui-même comme « Lumière », range à ses côtés les Anges de gloire, « les Vertus, les Puissances, les Trônes, les Dominations », et « tout nom » des glorieuses puissances célestes qui soit nommé non seulement dans le siècle présent, mais encore dans le siècle futur. C'est au milieu d'elles qu'il faut considérer et imaginer comment peuvent se célébrer les fêtes du Seigneur, quelles peuvent y être la jubilation, la joie, l'allégresse. Car les fêtes spirituelles dont nous avons parlé, si grandes et authentiques soient-elles, surtout quand elles sont célébrées en esprit dans l'âme, sont partielles, et non totales, comme le prouve le mot de l'Apôtre : « Nous ne connaissons qu'en partie et nous ne prophétisons qu'en partie »; par suite nous ne fêtons les solennités qu'en partie (...) Mais quand viendra l'avènement des réalités parfaites, les réalités partielles seront détruites. Comme la science partielle fait place à la science parfaite et la prophétie partielle à la prophétie parfaite, ainsi la fête partielle fait place à la fête parfaite. Ce monde, avons-nous dit, ne peut rien recevoir de parfait, quand les nécessités du corps imposent tantôt la nourriture, tantôt la boisson, tantôt le sommeil, tantôt quelque autre grand souci indispensable à cette vie présente, toutes choses assurément qui interrompent la continuité de la fête divine.

Mais quand sera venu le moment prédit pour ceux qui sont replacés dans le sanctuaire, si du moins nous aussi nous méritons d'être de ceux qui y seront replacés, de ceux qui « n'au-

ront plus faim ni soif », ne dormiront plus, « ne travailleront plus », mais qui seront toujours éveillés, comme les anges « qui sont », est-il dit, « toujours éveillés », quand, dis-je, nous mériterons d'être replacés à ce rang, alors aura lieu la vraie et incorruptible fête dont le Roi, l'Époux et le Maître sera Jésus-Christ, Lui-même, notre Sauveur, « à qui sont gloire et puissance dans les siècles des siècles. Amen ⁴.

On raconte que Clovis, au moment de son baptême, lors d'une cérémonie dont il était émerveillé, demanda à saint Remi : « Est-ce là, Père, ce ciel dont vous m'avez parlé ? » Notre liturgie de la terre prépare à celle du ciel. De temps en temps, à nous comme à Clovis, elle peut en donner l'avant-goût. Mais toujours, même dans les moments où elle nous paraît pesante, elle alimente notre vie dans le Christ. Elle est une étape nécessaire. Comme il n'y aura pas de liturgie du ciel sans liturgie de la terre, il n'y aura pas de vision sans vie intérieure préalable dans la foi.

II

LA LITURGIE NOUS UNIT A LA VIE CÉLESTE

Éducatrice de la foi et de l'espérance, la liturgie l'est aussi de la charité : elle unit les chrétiens sur terre afin de les préparer à cette grande liturgie collective sous les symboles de laquelle nous est montré le ciel : *Vidi turbam magnam...* Et cependant elle est plus qu'un acheminement. Elle est déjà communion : elle unit les chrétiens de la terre à ceux du ciel et au culte qu'ils rendent à Dieu. Comme il n'y a qu'un seul Grand Prêtre en ce monde et dans l'au-delà, il n'y a qu'une assemblée de prière, groupant l'Église d'ici-bas et celle d'en-haut. C'est ce second aspect du mystère que nous devons maintenant considérer. Cette fois encore, plaçons-nous dès l'abord dans l'axe autour duquel tout s'ordonne et prend sa valeur. Voyons comment, dans le Christ, les deux liturgies, non seulement s'unissent, mais s'identifient.

4. ORIGÈNE, *Homélie XXIII sur les Nombres*, Paris, Éd. du Cerf, 1951 (Coll. « Sources chrétiennes », n° 29), pp. 454 s.

Le Christ, terrestre et céleste à la fois.

Notre-Seigneur, déjà, est entré « dans le sanctuaire » (Héb., 9, 12). Il y rend à son Père le culte parfait dont toute liturgie d'ici-bas ne peut être qu'image et participation, destinée à passer quand sera donnée la pleine réalité. Mais en même temps, précisément parce qu'il est glorifié, il transcende les limitations d'espace et de temps : il peut « être avec nous pour toujours jusqu'à la fin du monde » (Mt., 28, 20), et il se rend présent d'une façon spéciale quand ses disciples sont rassemblés en son nom (Mt., 18, 20). Étant auprès du Père, « il est capable de sauver de façon définitive ceux qui par lui s'avancent vers Dieu, étant toujours vivant pour intercéder en leur faveur » (Héb., 7, 25). L'Apocalypse, en plusieurs passages (5, 13-14; 14, 1-5; 19, 6-8), dont l'un est lu à la Toussaint, montre l'Église de la terre étroitement associée à celle du ciel. Or celle-ci est en état de culte, et si les rachetés de la terre s'unissent à ceux qui sont parvenus dans la gloire du royaume, tous s'acquittent ensemble d'une même louange.

Liturgie et vie éternelle ne sont donc pas à concevoir seulement comme deux réalités qui se succèdent chronologiquement; sur ce point le culte chrétien se distingue radicalement de celui de l'Ancienne Loi, « copie et ombre des réalités célestes » (Héb., 8, 5). Sans doute est-il, comme lui, transitoire et préparatoire, se référant à quelque chose qui est en avant. Mais en lui la réalité nous est déjà donnée. Entre sa phase présente et sa forme céleste, la différence est dans le mode, non dans la substance : il y a identité entre ce que dès maintenant nous possédons et ce que, dans l'au-delà, nous aurons d'une façon lumineuse et définitive. Ainsi la liturgie et la vie éternelle coexistent et coïncident quant à l'essentiel. Il y a entre elles communion et communication. Voyons comment l'Église nous l'enseigne et nous en fait vivre.

Liturgie de la terre unie à celle du ciel.

Elle a d'abord grand souci de relier sa liturgie à celle du ciel. A lui seul, le Canon de la messe suffit à le montrer. La Préface et le *Sanctus* demandent à Dieu que nos voix soient

associées à l'hommage de louange, d'adoration, de respectueuse crainte, de culte solennel que rendent au Très-Haut, Anges, Dominations, Puissances célestes, Séraphins, en chantant le Cantique au Dieu trois fois saint : tandis que leur louange est exultante, la nôtre est suppliante; mais il y a communion entre les deux. Au *Communicantes* et au *Nobis quoque*, même rappel de l'union entre l'Église militante que nous sommes et l'Église triomphante à laquelle appartiennent la Bienheureuse Vierge Marie, les Apôtres et les martyrs déjà introduits dans la gloire. Au *Supplices te rogamus*, c'est notre offrande de la terre que nous demandons à Dieu de faire passer par le sanctuaire céleste, l'autel sublime dressé en sa présence, en sorte que le Corps et le Sang de Jésus-Christ que nous recevons de cet autel nous donnent une plénitude de bénédiction et de grâce.

Il serait facile de citer d'autres textes rappelant cet accord entre les deux chœurs, le chœur des anges et des élus, et celui des pèlerins que nous sommes, en route vers la cité d'en-haut. Permettez seulement à un moine de lire le très beau texte de la Règle bénédictine où est recommandée cette foi en la présence des anges : « Souvenons-nous sans cesse de ce que dit le Prophète : Faites le service du Seigneur dans la crainte. Et encore : Psalmodiez avec sagesse. Et : Je vous chanterai en présence des Anges. Considérons donc de quelle manière nous devons nous tenir en la présence de la Divinité et de ses Anges, et livrons-nous à la psalmodie de telle sorte que notre esprit soit d'accord avec notre voix » (chap. 19).

Cette union entre les deux chœurs qui chantent dans l'Église, celui de l'au-delà et celui d'ici-bas, est scellée quand nous recevons le Corps et le Sang de ce même Seigneur que tous contemplant et adorent dans le ciel. Sans doute, il est une différence immense entre la façon dont cette communion se réalise de part et d'autre. Au ciel, déjà, Dieu est tout en tous; il se communique sans signes ni intermédiaires, et tous ceux qui le reçoivent ne peuvent que communier entre eux. Ici, en attendant, ayant reçu notre Seigneur sous les espèces eucharistiques, nous devons ensuite nous donner Dieu les uns aux autres, nous devons nous aider à communier à lui en communiant ensemble et en priant ensemble, en nous soutenant et en nous soulevant

les uns les autres. Du moins l'aspect communautaire est-il essentiel en ces deux phases de la même Cité de Dieu. Cette certitude ne peut-elle stimuler nos engagements de charité, en leur donnant un sens, une orientation ? Tous nos efforts de combat et d'apostolat n'ont qu'un but : arriver nous-mêmes et amener nos frères à louer Dieu un jour au milieu de cette foule immense qui se tient devant l'Agneau.

Un seul culte.

Allons plus loin : il n'y a pas seulement union entre deux liturgies ; il y a unité. Il n'y a pas seulement anticipation ici-bas de la liturgie d'en-haut, et communication d'un sanctuaire à l'autre ; il y a participation de tous à un culte identique. La liturgie de la Nouvelle Alliance est une, parce qu'elle a été inaugurée par l'unique sacrifice, par « l'oblation du corps de Jésus-Christ faite une fois pour toutes » (Héb., 10, 10), et perpétuée au ciel et ici-bas, tout à la fois hors du temps et dans le temps. La liturgie de la terre, comme celle du ciel, n'est qu'une continuation de l'unique offrande faite une fois pour toutes ; elle nous donne la possibilité de nous y associer, chacun pour soi et collectivement, durant ce temps de l'Église situé entre l'entrée de notre Grand Prêtre avec son propre sang dans le sanctuaire du ciel (Héb., 9, 12) et son retour glorieux, lorsqu'il « apparaîtra une seconde fois à ceux qui l'attendent, pour leur donner le salut » (Héb., 9, 28). Dans l'intervalle, il est « toujours vivant pour intercéder en faveur des hommes » (Héb., 7, 25), et l'Épître aux Hébreux nous le montre encore « entré dans le ciel lui-même, afin de paraître maintenant devant la face de Dieu en notre faveur » (Héb., 9, 24).

Notre prière et notre culte d'ici-bas n'ont de valeur que par leur union à l'hommage et à la prière que le Christ glorieux offre à son Père. Il est le seul grand prêtre de l'Alliance Nouvelle, « et nous sommes tous, en lui et par lui, comme l'a écrit le P. Congar, un seul prêtre, offrant chacun son sacrifice spirituel, mais des sacrifices qui, finalement, n'en font qu'un et ne s'accomplissent *in Christo* que dans l'organisme spirituel de l'Église⁵ ».

5. Y. M.-J. CONGAR, *Le mystère du Temple*, Paris, Éd. du Cerf, 1958 (Coll. « Lectio Divina », n° 22), p. 210.

L'Apocalypse et l'office de la Toussaint décrivent d'admirable façon la liturgie du ciel, qui est toute de louange et d'action de grâces, « sans autre sacrifice que celui des lèvres⁶ ». « De temple, je n'en vis point en elle, dit Jean de la Jérusalem céleste; c'est que le Seigneur, le Dieu maître de tout, est son Temple, ainsi que l'Agneau » (Apoc., 21, 22). Le P. Congar commente ces mots : « ainsi que l'Agneau » de la façon suivante : « L'humanité de Jésus étant glorieusement revenue au sein du Père comme au vrai Saint des Saints, nous y sommes avec elle pour y exercer à jamais la louange filiale et l'adoration⁷. » Ainsi continuerons-nous là-haut pour toujours ce que nous aurons commencé ici-bas sous le régime de la foi, des signes, des limitations multiples imposées par les conditions présentes et par nos négligences.

De ce point de vue encore, il nous est bon de ressentir parfois que notre participation terrestre à l'unique liturgie est limitée, si on la compare à ce qu'est son état parfait dans le ciel, et notre vie spirituelle ne peut que gagner à cette purification. Il y a union, et identité même, entre le culte d'ici-bas et celui de l'au-delà. Mais ce mystère, pour nous, se réalise dans la foi. Les signes dans lesquels il s'accomplit le donnent tout en le cachant. Ils en expriment le contenu, mais ils ne peuvent en révéler toute la beauté. S'ils peuvent être parfois un avant-goût du ciel, ils en entretiennent plus souvent la nostalgie. Cette alternance nous est salutaire. La liturgie est une prière difficile, non point tellement à cause des formes culturelles qu'elle revêt, mais parce qu'elle est liée à l'obscurité de la foi. Ne rêvons pas d'une prière sans ascèse : il n'y a pas de christianisme sans la Croix.

Notre liturgie de la terre est conditionnée par notre état de pèlerins en route vers la Cité céleste. Acceptons cet état, sans nous y résigner jamais tout à fait. C'est dans la mesure où notre prière de chrétiens sera animée par la foi et l'amour qu'elle sera accordée au contenu spirituel qui lui vient de son union à la prière et à la louange du Christ et qu'elle nous associera à la liturgie du ciel. « Le nouveau

6. *Ibid.*, p. 247.

7. *Ibid.*, p. 275.

monde, a écrit le pasteur Skydsgaard, le nouveau monde est toujours à venir, quoique, en même temps, il soit déjà au milieu de nous, en nous. Cette tension entre le caché et le révélé, entre le « déjà là » et le « pas encore là » est une caractéristique essentielle de cette nouvelle réalité en Jésus-Christ. En dehors de lui, ce nouveau monde n'existe pas. En lui, au milieu de ce monde condamné, par ses sacrements et par sa parole puissante, nous participons déjà ici-bas à la vie éternelle⁸. »

*
**

« Vous nous avez rachetés, Seigneur, dans votre sang, et vous avez fait de nous un royaume pour notre Dieu. » Ces paroles que Jean le Prophète prête aux saints dans l'Apocalypse, il est juste que la liturgie nous les fasse chanter dans l'office de la Toussaint. Elles sont aussi exactement vraies de nous que des Bienheureux, et ce sont elles qui peuvent résumer et conclure ces considérations sur la liturgie de la terre dans ses rapports avec celle du ciel. De quoi s'agit-il ici-bas, comme là-haut, sinon de nous maintenir en présence du Christ? Ici ce sera une présence obscure, une certitude qui revêtira la forme d'un souvenir et celle d'un désir plus que d'une évidence et d'une claire vision. Déjà, pourtant, ce sera, comme là-haut, une présence intérieure à chacun de nous, commune à tous, et qui s'exprimera dans l'action de grâces, et dans la supplication pour le salut du monde, tant qu'il y aura un monde à sauver. Elle devra se manifester dans des signes et dans des paroles qui, à la différence du chant silencieux et de l'immobile eurythmie des chœurs angéliques, n'en dira jamais tout le contenu, toute la richesse. Du moins cette vie du Christ en nous ne sera-t-elle pas une « vie intérieure » qui s'ajouterait, comme un complément nécessaire, à une liturgie qui serait tout extérieure. Car c'est la liturgie vécue en plénitude qui est la vie spirituelle de tout le peuple chrétien et de chacun de nous. En elle tout l'être, corps et âme, en elle personne, communauté et monde célèbrent à la gloire du Père leur

8. K. E. SKYDSGAARD, *Vendredi saint*, dans *Les étapes de l'An de grâce*, Neuchâtel, pp. 26 s.

entrée dans le mystère du Christ en marche vers sa consommation.

Cette vie spirituelle qu'est la liturgie ne sera pas davantage une attitude purement personnelle, sans relations avec l'humanité entière dont Dieu veut le salut. Il est bien vrai qu'elle se réalise ici-bas au milieu d'un monde qui ne chante pas tout entier à la gloire de Dieu, qui reste en partie étranger, opposé même, au mystère du Christ. Au ciel, quand le nombre des élus sera complet — ces cent quarante quatre mille dont nous parlent l'Apocalypse et l'office de la Toussaint —, ce contraste aura disparu; l'humanité rachetée sera pleinement associée au Christ dans la louange. Maintenant, toutefois, la distinction entre l'Église et le monde n'est point une séparation totale et absolue : il y a, dans toute communauté eucharistique, une tension vers tout l'ensemble de la communauté humaine. Par sa nature, l'assemblée liturgique tend à s'étendre, et d'abord à s'ouvrir, aux autres, au monde entier : le mystère que l'on y célèbre est un rappel de ce que Dieu a fait, un présage de ce qu'il fera, une invitation, un envoi, pour que tous reçoivent aujourd'hui ce qu'il ne cesse de faire. Sa présence au peuple chrétien est source de vie apostolique. « La messe commence dans la vie à partir de l'*Ite missa est* », a-t-on dit. La prière liturgique est active en chaque personne et en chaque communauté parce qu'elle est un acheminement vers la présence totale. Si dans la liturgie s'accomplit la synthèse de tous les éléments de la vie spirituelle — culte, ascèse, prière intime et élan missionnaire —, c'est parce qu'elle est le lieu où le chrétien rencontre celui qui fait le lien entre toutes les phases du salut, « Jésus-Christ, qui était hier, qui est aujourd'hui, et toujours » (Héb., 13, 8).

Dom H. de SAINTE-MARIE.